

Les Inrockuptibles®

shane mcgowan
tim burton
boby lapointe
cranberries & echobelly
sebadoh
jean bart •

Oasis

les aveux du phénomène

robert stone
kevin smith
laurence ferreira barbosa

M2457 - 6I- 24 F



24 F



L'école des fem

Le prix du succès.

Sonya – Il y a dix-huit mois, Echobelly n'existait même pas. En ce sens, un an seulement après notre premier single, le succès est arrivé très vite. Pourtant, j'ai l'impression de n'avoir fait que ça depuis ma naissance. Je dois constamment jouer la modeste pour contenir mon ego. Car nous sommes pris entre deux feux : d'un côté, nous sommes fiers de ce que nous avons réussi mais d'un autre, nous sommes anglais et en tant que tels, il ne faut surtout pas montrer que l'on a confiance en soi. Quel dommage que les gens des maisons de disques soient si incultes... Ils ne se rendent même pas compte du potentiel, de la force d'Echobelly. Ils ont pourtant sous la main un groupe unique, avec une lesbienne noire, une chanteuse d'origine indienne, un son parfaitement personnel. Nous pourrions devenir énormes – mais comment des gens qui ont été incapables de sentir le potentiel des Smiths pourraient-ils miser sur nous ? J'en ai assez de lire tous les mois les exploits d'un groupe qui, une fois encore, a balancé une télé par la fenêtre de son hôtel.

Dolores – Le succès, on ne peut pas s'y préparer. Il nous a engloutis, nous avons été emportés par le courant, sans nous débattre. J'adore le succès, il me prouve que je fais bien mon boulot. Pour moi, succès et bonheur vont de pair. Ce n'est pas le cas de tout le monde : regardez ce pauvre Kurt Cobain. D'où je viens, en Irlande, le mot "ego" est assez négatif, il rime avec nombrilisme. Moi, je me suis contentée de m'accepter physiquement, de me reconnaître un certain talent. Ce n'est pas pour ça que je m'adore, que je me trouve merveilleuse. Je pourrai

Sonya (Echobelly)

Dolores, l'Irlandaise des **Cranberries**, et Sonya, l'Anglo-Indienne d'**Echobelly**, c'est le jour et la nuit. Impossible de faire se rencontrer la parvenue des Cranberries – déjà rentière d'un improbable succès américain, obsédée par ses chiffres de vente et son *quant-à-soi* – et la pétulante teigne d'Echobelly – à l'honnêteté troublante. On les lancera donc séparément sur les mêmes thèmes, meilleur moyen d'éviter un pugilat inévitable entre deux conceptions diamétralement opposées du monde, des femmes, de la peine de mort et des retombées perverses d'une éducation à la cravache.

Interview JD Beauvallet & Emmanuel Tellier
Photo Renaud Monfourny

mes

être imbue de moi-même quand j'aurai vendu plusieurs centaines de millions de disques. Mais je suis heureuse d'être assez riche, de pouvoir me payer une maison, une voiture, une belle vie. Au début du groupe, je tenais grâce à l'allocation chômage – une misère. Mais je refusais d'entrer dans la vie active pour pouvoir me consacrer entièrement aux Cranberries. Mon succès, je ne l'ai pas volé ; j'ai bossé dur depuis que j'ai rejoint ce groupe à 18 ans. J'ai eu ma dose d'arnaques, de vols, de déloyauté, d'hypocrisie, de trahison, de tromperie de la part des adultes. Je n'étais qu'une enfant, qui n'avait jamais quitté ses parents. Ça m'a aguerrie très vite.

De la timidité à *Top of the Pops*.

Sonya – La première fois que je suis montée sur scène, il s'est passé quelque chose de très bizarre, j'ai été totalement dépassée et doublée par une personne qui sommeillait en moi. C'était la guerre ouverte entre le public et moi, j'allais lui montrer ce dont j'étais capable. Cette créature m'effrayait, car elle ne me ressemblait absolument pas. Pourtant, dès que je quittais la scène, j'étais terrorisée à l'idée de traverser le public pour aller aux toilettes. Depuis ma plus tendre enfance, je suis atrocement timide, incapable de me comporter normalement dans une soirée. A Londres, je connais la moitié des groupes, je suis sans cesse invitée. Pourtant, si ça ne tenait qu'à moi, je resterais à la maison pour jouer avec mes deux chats. Pour une fille sensible comme moi, monter sur

Dolores (Cranberries)



scène, c'est jouer avec le feu. Je n'ai rien à y faire. Si je n'y prête pas attention, je vais au-devant de gros problèmes psychiatriques. Je ne vais plus savoir qui je suis, entre moi-même et cette fille qui hurle sur scène. Au fond de moi, je suis complètement paumée, je me pose des questions jour et nuit. Le succès n'a fait qu'aggraver ma confusion. Je me sens de plus en plus seule. J'en ai longuement parlé avec Morrissey, qui m'a beaucoup aidée à faire la part des choses.

Dolores – Gamine, j'étais extrêmement timide, sauf quand il s'agissait de chanter : là, j'étais fière, je savais que j'étais douée. Pas besoin de livres, de cours de chant, je ne crois pas à ces bêtises. Je n'avais rien d'autre pour m'exprimer que ce chant. J'étais nulle en sport, au théâtre, mais ma voix me donnait confiance en moi. Voir les gens heureux de m'entendre me poussait à chanter de plus en plus fort. Je ne faisais que ça : lors des veillées au pub, lors des fêtes de famille, j'étais toujours au centre, à chanter à tue-tête. Idem à l'église, sauf que je n'aimais pas trop devoir monter à l'autel. Au début des Cranberries, j'étais vraiment effrayée de me retrouver sur scène, d'avoir à affronter des foules, moi qui avais toujours été habituée à voir les gens au compte-gouttes. Mais ce sont les Américains qui m'ont permis de me métamorphoser. En les voyant me sourire, ma timidité et mes réserves se sont évanouies dans la nature. Ils ont réussi à libérer ma vraie nature, la petite fille qui aimait tant chanter. Au début, nous étions si lugubres, si timorés...

Qui croire, qui vénérer ?

Sonya – Gamine, il n'y avait personne à qui je pouvais m'identifier. Aucune femme indienne pouvait affirmer qu'elle n'était pas une victime. En concert, j'en vois certaines, les yeux pétillants. Je suis persuadée que c'est la première fois qu'elles vont à un concert, que pour elles c'est un autre monde. Elles sont terrorisées et ne me quittent pas du regard. Pourtant, ce n'est pas pour elles que j'ai fait tout ça. C'est très égoïste : je recherchais une raison d'être, il y avait un vide dans ma vie que je devais combler. Mais je comprends ce qu'elles recherchent. A leur âge, moi aussi je cherchais ma voie, des réponses. Pour une immigrée, c'est invivable : j'habitais dans un pays où on me faisait comprendre que ma peau n'était pas de la bonne couleur et, en même temps, j'étais rejetée par mes compatriotes parce que je ne voulais pas leur ressembler. Je ne parlais pas leur langue, ne m'habillais pas comme eux, pensais différemment, ne pouvais m'empêcher d'ouvrir ma grande gueule et refusais totalement l'idée d'un mariage arrangé par les parents. J'étais

paumée entre deux mondes, j'ai dû créer le mien. Si j'avais eu quelqu'un pour me dire "Accepte-toi comme tu es", j'aurais foncé tête baissée. Maintenant, le risque pour moi, c'est de me mettre à dos les intégristes. Je commence à m'en inquiéter, ma vie pourrait vite être en danger. Je me sens coincée entre les skinheads et les fascistes d'un côté, les fondamentalistes de l'autre. C'est bizarre de les voir soudain réunis par la même cause... Mes copains du groupe Fun-da-mental ont déjà reçu des menaces de mort.

Dolores – Récemment, une fille a éclaté en sanglots en entrant dans ma loge. Elle avait été émue par une de mes chansons et j'ai dû la prendre dans mes bras pour la consoler. Je suis habituée à jouer ce rôle : gamine, déjà, j'étais chef de bande. A l'école, je ne traînais qu'avec les teignes, les cancre, les filles qui tiraient sur les premières de la classe avec des élastiques et des boulettes. Je passais mon temps à canarder les instituteurs dans le dos mais dès qu'ils se retournaient, je prenais mon air sage et ma voisine de classe payait pour moi. Ma mère faisait très attention à ce que j'aie l'air propre et angélique ; personne n'aurait pu soupçonner que j'étais, au fond de moi, un tel garçon manqué, qui ne pensait qu'à traîner avec ses frères et leurs copains. Mes modèles, c'étaient eux plus qu'une quelconque célébrité. Je n'étais pas contente d'être une fille, je détestais qu'on me regarde. Pendant des années, je voulais mettre un sac plastique sur ma tête à chaque fois que je sortais. Je détestais mon corps, ma tête. Mon éducation catholique n'avait rien arrangé... Je ne connaissais rien à la sexualité, je passais ma vie à faire les quatre cents coups avec des garçons en toute naïveté. J'étais considérée comme un des leurs. Je jouais au foot, portais des shorts de garçon plutôt que des jupes-culottes. Mais un jour, des seins me sont poussés. "Mon Dieu, qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi moi et pas eux ?" (*rires*)...

Sex-symbol ou manque de bol ?

Sonya – Parfois, j'ai vraiment l'impression d'être utilisée par la presse. Je sais que des journaux anglais ne m'aiment pas, ne supportent pas ma grande gueule mais sont obligés de me mettre en couverture, car je fais vendre. Je ne me fais pas d'illusions sur leurs motivations : il y a une raison s'ils utilisent des photos de moi seule plutôt que celles du groupe. Une femme seule, ça vend mieux – tant pis si le reste du groupe se sent humilié. Je me suis habituée aux couvertures, ça devient presque jouissif. Pourtant, je préférerais qu'on regarde mes mots plutôt que ma tête. Je ne suis qu'un petit bout de bonne femme sans intérêt. Dans la rue, personne ne me regarde.

Dolores – Aux concerts, je n'entends pas de garçons gueuler "Hé, montre tes nibards." Je crois que le public ne me considère pas comme une femelle, mais comme un songwriter. Comme je ne chante pas à propos de ma sexualité, je ne provoque personne. Le sexe, de toute façon, est très surestimé. Il y a des choses aussi intéressantes dans la vie d'un couple. Je ne sais pas si les autres filles chantent sur ce sujet précis pour provoquer, mais quoi qu'il en soit, à l'arrivée, c'est provocateur. Je me souviens d'un concert de Transvision Vamp où la chanteuse se caressait le sexe face au public (*elle simule la masturbation, classe*)... Les mecs sont devenus fous, je n'avais jamais entendu de telles grossièretés, de telles insultes dans ma vie. Si j'avais été à sa place, j'aurais fondu en larmes. Ma force, c'est que personne n'a jamais utilisé mon image à mon insu. Je ne me suis jamais prostituée, je n'ai jamais montré mes



seins pour vendre plus de disques. Mon truc, c'est d'écrire des chansons psychologiques, pas de montrer mon cul.

Les parents, c'est pas marrant.

Sonya – Un jour, je suis rentrée à la maison avec une coupe mohicane. Mon père a ouvert la porte, m'a regardée avec stupeur et m'a traitée de "bâtarde", avant de me jeter dehors. J'étais ravie qu'il réagisse ainsi, de constater qu'il avait remarqué quelque chose. Gamine, je faisais déjà ça avec mes uniformes d'école. Pour me singulariser, j'aspergeais mes jupettes bleues de peinture. J'étais sans cesse convoquée chez le directeur, à qui je jouais à chaque fois le même jeu : "Oh, quelle jolie photo vous avez au mur ! Et votre veste, elle vous va si bien !" Au bout de cinq minutes, il avait déjà oublié pourquoi j'étais dans son bureau. Mais à la maison, c'était l'enfer. J'aurais tout fait pour me tirer. Je n'avais même pas le droit de parler aux garçons. Si bien que je me suis totalement refermée sur moi-même, dans un monde de rêve. Je passais mon temps dans ma chambre, à rêvasser les yeux ouverts. J'ai retrouvé récemment les carnets intimes que j'écrivais à 15 ans. J'étais dingue, complètement paumée. Mes parents eux-mêmes n'étaient pas très nets, car ils étaient tiraillés : d'une part, ils voulaient appliquer les coutumes indiennes mais de l'autre, ils étaient trop éduqués pour ne pas en voir les limites. Ils n'arrêtaient donc pas de m'autoriser quelque chose pour me l'interdire cinq minutes après... A 18 ans, je n'avais jamais eu de copain. Puis un jour, j'ai rencontré un garçon qui me plaisait. D'abord, mon père m'a dit que je pouvais le fréquenter. Il a ensuite pensé aux ragots et m'a interdit de le voir. Normalement, les enfants vénèrent leurs parents, leur droiture : les garçons jouent avec le rasoir de Papa, les filles avec le maquillage de Maman. Mais chez nous, la ligne de conduite n'était pas assez droite pour qu'on les admire, qu'on les respecte. Mes sœurs et moi en avons souffert. Surtout moi, qui prenais plus que les autres. Mais ça, je ne peux pas en parler, c'est encore trop douloureux (*air affolé*)...

Dolores – Mon éducation a été très stricte. Interdiction d'aller dans les night-clubs avant 16 ans. Et encore, il fallait que je sois accompagnée par tous mes frères, qui ne me lâchaient pas d'une semelle. Si je dansais un slow sur la piste de danse, il y en avait toujours un planté derrière moi, à surveiller si tout cela était correct. Quand j'allais en ville – trois ou quatre fois par an –, ils m'accompagnaient comme des gardes du corps. Mais bon, je préfère avoir reçu cette éducation que d'avoir traîné

dans les rues pour me retrouver enceinte à 16 ans. C'est si compliqué d'élever une adolescente. J'avais tellement peur de ma mère que j'obéissais sagement aux ordres. Si bien qu'à 18 ans, à la majorité, je me suis sauvée de la maison. J'avais besoin de respirer, j'en avais assez de me conduire comme une carpe. Légalement, ils ne pouvaient plus rien contre moi. Je suis partie en ville, où j'ai partagé un appartement avec quelques mecs. Ma mère me disait que c'était mal, mais au fur et à mesure que le groupe a remporté du succès, elle a baissé ses défenses. Parfois, je regrette la maison. Mais à l'époque, je crevais d'envie de boire, de vivre à mon rythme, de découvrir ma sexualité. Dans la campagne irlandaise, ce genre d'éducation est très normal. Pourtant, Dieu sait si le catholicisme a pesé lourd sur mon adolescence. Il n'y avait pas un jour sans prière. Mais j'en vois aujourd'hui les bénéfices : je m'entends particulièrement bien avec les

Juifs, qui ont eux aussi reçu une forte éducation spirituelle. Beaucoup de gens n'ont aucune conscience du spirituel, c'est triste pour eux. Si j'avais des enfants, je m'efforcerais de leur donner ces bases. Je leur raconterais l'histoire du petit Jésus, c'est si joli... Les métaphores sont tellement belles. Bien sûr, pour une femme, le catholicisme est très dur : si j'étais tombée enceinte, c'est moi qu'on aurait montrée du doigt, pas mon copain. Les hommes, eux, sont totalement protégés. Mais ça aurait pu être pire : regardez ces satanés hindous ou musulmans. Je n'ose imaginer me promener voilée ou étant l'une des six femmes d'un type. Finalement, j'ai eu de la chance, même si ma jeunesse a été dominée par un fort sentiment de culpabilité. A l'école, il fallait sans arrêt se confesser. Comme je n'avais rien à me reprocher, j'étais obligée d'inventer des péchés pour faire plaisir au prêtre qui m'écoutait derrière la grille. "J'ai cogné mon frangin, j'ai tatanné le clébard." Aujourd'hui, je m'en suis sortie, grâce à mon mari. C'est lui qui m'a fait comprendre qu'il n'y avait aucun mal à faire ci ou faire ça. Il a réussi à m'extirper de ma coquille. Mais sans cette éducation, je n'aurais jamais été frustrée. Et si je n'avais pas été frustrée, je ne serais pas ici aujourd'hui.

Les filles du rock.

Sonya – D'une certaine façon, je suis une imposture. Moi, je n'ai pas grandi avec le rock ou la pop-music, ma place n'est pas ici. Ces musiques m'étaient interdites, il fallait que je fasse semblant d'étudier mes leçons pour pouvoir écouter John Peel à la radio. Les concerts, c'était impensable : mes parents m'auraient tuée, ce n'était pas un endroit pour une Indienne... Les Smiths, je ne les ai découverts que récemment. Tout ce que je connaissais, c'était ce qui passait à la télé et les disques incompréhensibles et magnifiques de mon père. Parfois, je le voyais pleurer en écoutant des albums de musique classique indienne, ému par des histoires de ruban dans les cheveux d'une fille... Comme je ne comprenais pas la langue, je préférais Madness (*sourire*)... A l'école, nous imitions leurs danses dans la cour. J'ai beaucoup souffert de ne pas pouvoir m'intégrer, de ne pas être comme tout le monde. Il suffit d'être grosse ou indienne pour que les autres se moquent de toi. On a écrit des chansons comme *Fight the power* à la pelle, mais personne n'ose parler de ces gosses de 4 ans qui rentrent à la maison en larmes parce qu'on les a traités de gros tas toute la journée. La cruauté des enfants laisse des plaies à vie... Mais à l'adolescence, être différente est devenu mon choix, mon plaisir. Pour la première fois, je me suis réveillée. Je voulais tant que mes



parents voient enfin que j'avais mes propres goûts, que j'existais. Quand j'ai annoncé à mon père que je plaquais les études pour former un groupe, il est devenu dingue : "Ce n'est pas pour ça que je t'ai envoyée à l'université, tu vas gâcher ta vie." La pop-music, ils ne savent même pas ce que c'est. Pour un Indien, le seul moyen d'être fier de ses enfants est d'en faire un médecin ou un avocat car là-bas, il n'y a pas d'allocations chômage. Il faut donc trouver un emploi stable. Leurs amis seraient choqués de savoir que Sonya chante maintenant dans un groupe de rock. *Dolores* – Le rock, ça ne m'a jamais particulièrement intéressée, je n'ai jamais acheté de disques de ma vie. Les filles dans le rock, ça ne comptait pas pour moi. Je connaissais Blondie et Annie Lennox, mais ça ne représentait pas grand-chose à mes yeux. Les filles, dans un milieu aussi masculin, ça fait vite objet sexuel, on ne les prend pas au sérieux. Il faudrait se coucher lascivement sur un piano à queue... Kylie Minogue, par exemple : quelle idiote ! Un jour, elle joue la petite écolière ; le lendemain, elle veut se faire passer pour Madonna. Moi, je voulais qu'on me prenne au sérieux comme un homme, être dans un groupe pour écrire mes propres chansons. J'ai donc cherché un groupe et j'ai trouvé les garçons (*elle appelle ses musiciens "the boys"*)... Ils étaient un peu moins évolués que moi musicalement – je prenais des cours de piano, de guitare et de flûteau depuis des années – mais nous nous sommes entendus. Je n'ai pas l'impression que ça leur pose un problème particulier que je sois une femme. Dans les loges, je leur demande juste de se retourner quand je me change. Mais moi, je ne me retourne pas : il n'y a rien à voir, ils n'ont pas de nichons à cacher (*sourire*)... Mes parents ? Ça ne les a jamais effrayés. Ils savent qu'ils peuvent faire confiance à leur fi-fille, qu'elle ne deviendra jamais une junkie.

Le rock a-t-il un deuxième sexe ?

Sonya – Récemment, j'ai été invitée par la télé anglaise à un débat sur le racisme. Tout ce qu'on a gardé de mes interventions – que j'avais pourtant argumentées, préparées –, ce sont des petits sourires, des plans où j'étais jolie. Voilà uniquement pourquoi on m'a invitée. En réalité, on préférerait me voir sourire gentiment sur les photos de couve plutôt que d'avoir à écouter ce que j'ai à dire. Je ne connais pas grand-chose au féminisme – je n'avais pas accès à ces livres quand j'étais adolescente –, mais je crois à l'égalité des sexes, sans prôner l'excès inverse. Quand je vois un groupe comme Huggy Bear interdire l'accès de ses concerts aux hommes, je trouve ça ridicule. Aucun groupe masculin, même le plus macho, ne pourrait se permettre d'interdire l'accès aux femmes sans se faire étripier.

Dolores – Pour moi, le féminisme, c'est un truc pour les filles qui se sont fait plaquer trente fois dans leur vie et qui décident que les hommes sont tous des ordures. J'ai un problème pour comprendre ce qu'elles cherchent. Le journal américain *Interview* m'a demandé d'écrire un article sur le sujet, dans lequel j'étais censée représenter la révolution féministe. Arrivé au stade des photos, ils m'ont demandé de poser nue. Est-ce le meilleur moyen de prendre les femmes au sérieux et d'être traitées sur un pied d'égalité ? Jamais on n'aurait demandé à un homme d'enlever son pantalon. Pour moi, le féminisme, ça ne se passe pas à poil. C'est plus une question d'esprit et de psychologie que de seins.

Les bébés du rock.

Sonya – Si j'avais été élevée dans une famille très permissive, si mon adolescence avait été facile, je ne serais pas la même personne aujourd'hui. Je me serais contentée d'une petite vie rangée. C'est ce qui m'attend un jour ou l'autre. Je voudrais bien avoir des enfants, mais je

n'ai malheureusement pas encore trouvé le père. Les garçons qui viennent me voir après les concerts ont à peine 16 ans, je suis plus leur grande sœur qu'autre chose (*rires*)... Si j'avais des enfants, je ne leur ferais pas endurer ce que j'ai vécu à la maison. Les parents n'ont aucun droit d'imposer leurs opinions aux enfants. Je m'en suis rendu compte très vite, je me suis rebellée très jeune. Ce fut une lutte permanente. Et pourtant, je sais que nos parents nous aimaient, qu'ils se sont sacrifiés pour nous. Le problème, c'est qu'ils n'avaient pas compris qu'ils n'étaient plus en Inde et que nous, nous étions en Angleterre.

Dolores – Depuis deux ans, j'ai l'impression de vivre à plein temps aux Etats-Unis. Avec mon mari, on se croise, on passe parfois trois mois sans se voir. C'est un bon défi pour tester notre amour. Les gens qui vivent ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre ne connaissent pas la joie des retrouvailles, finissent pas ne plus se supporter. Le mari rentre du bureau pendant que sa petite femme fait la cuisine, après s'être occupée des enfants. Mais ils ne se parlent pas. Chez nous, la flamme ne s'éteint pas. Nous avons acheté une maison en Irlande, mais je veux continuer à tourner, à m'imposer dans cette industrie. Les enfants, ce n'est pas à l'ordre du jour, je n'ai que 23 ans : j'ai donc dix-sept belles années devant moi. J'attendrai de pouvoir prendre un break sans risquer d'affecter ma carrière. La plupart de mes anciennes copines d'école n'ayant pas vécu ce que j'ai vécu sont heureuses d'être mariées et mères de famille. Moi, j'ai trop vu le monde pour stagner là-bas.

Politiquement incorrect.

Sonya – Je suis née en Inde, mais nous avons débarqué à Londres quand j'avais 2 ans. Ma famille était très à cheval sur l'éducation, mais pas religieuse du tout. Mon père est né dans ce qui est aujourd'hui le Pakistan, au sein d'une famille hindoue. Mais en 1947, les musulmans d'Inde ont dû émigrer dans le nouveau Pakistan, pendant que les hindous du Pakistan faisaient le chemin inverse. Mon père en a conservé une grande méfiance des religions qui, selon lui, ne servent qu'à s'entre-tuer. C'est un universitaire très éduqué et pourtant, sa jeunesse a laissé chez lui un fond raciste incurable. Sa famille a presque entièrement été massacrée, il n'arrive pas à oublier. Nous nous disputons fréquemment sur ce sujet, mais je n'ai jamais réussi à le faire changer d'avis. Pourtant, il vote à gauche, il est contre la peine de mort, comme moi. Aux Etats-Unis, ceux qui condamnent l'avortement – en affirmant qu'on ne peut pas prendre la vie d'autrui – sont également de farouches défenseurs de la peine de mort. J'ai toujours trouvé ça étrange.

Dolores – Je trouve que les assassins d'enfants et les violeurs s'en tirent vraiment à bon compte dans mon pays. Deux années en prison, et les revoilà dans la rue. Les victimes, elles, ne s'en sortent jamais. Dans certains cas, je suis pour la peine de mort. A Singapour, on coupe les mains des voleurs, on coupe les têtes des meurtriers. Résultat : il n'y a plus de crime. (*Pas plus de crime que de libertés individuelles, lui fait-on remarquer*)... Est-ce que pour vous, la liberté, c'est de pouvoir tuer impunément ? Vraiment, on ne prend pas le problème de la criminalité suffisamment au sérieux. (*De parler comme le National Front, à 23 ans, ne la dérange pas ?, lui demande-t-on*)... Ça ne me pose aucun problème. Je me souviens de ces mots : "Œil pour œil, dent pour dent." Si je devais commettre un crime un jour, j'accepterais volontiers la peine de mort. Il est temps que les choses soient reprises en main sur cette planète, que le crime soit puni à sa juste valeur. Si on perdait moins de temps avec les criminels, on pourrait s'occuper des vrais problèmes de ce monde, comme les famines. Je suis sur cette terre pour aider les autres, car il y aura un Jugement dernier. J'ai la conscience tranquille, je n'ai encore rien fait de mal.

Barlow fidelity

Il n'a jamais rien compris aux vraies légendes du rock. Bassiste de Dinosaur Jr, il se fait virer du groupe alors que celui-ci commence à décoller. Songwriter d'exception, ses méthodes d'enregistrement préhistoriques tuent dans l'œuf une gloire méritée. Au lieu de concentrer ses forces sur un seul front, il multiplie les expériences avec **Sebadoh**, **Sentridoh** et **The Folk Implosion**. Le dénuement solitaire, la difficulté à se guérir de l'adolescence, le souci de l'honnêteté, aucune volonté de briller : **Lou Barlow** porte la robe de bure du grunge, en ignore les appareils, en incarne l'esprit.

Interview Stéphane Deschamps
Photo Renaud Monfourny